

**A PROPOS DE LA MESURE
DES LONGUEURS DE PHRASES DANS LES TEXTES CLASSIQUES.**

Monsieur Tore Janson vient d'écrire dans les *Studia Linguistica*, volume 18, 1964, un article intitulé *The Problems of Measuring sentence-length in Classical Texts*.

Cet article est essentiellement une critique des études sur les longueurs de phrases que l'équipe du Laboratoire d'Analyse des Langues anciennes a fait paraître dans des ouvrages consacrés aux Indices et Relevés statistiques relatifs aux trois Consolations de Sénèque*.

Comme on pouvait s'y attendre, le grand reproche est celui-là même auquel nous avons fait allusion dans nos publications et dans l'article qui les a précédées**: les textes anciens nous sont parvenus sans ponctuation. Comment dès lors déterminer les longueurs de phrases? Comment surtout espérer en tirer des conclusions sur une évolution du style d'un auteur?

Nous avons écrit, dans l'introduction de l'ouvrage consacré à la Consolation à Polybe:

"Pour la délimitation des phrases, nous avons suivi rigoureusement la ponctuation de Hermes. Sans doute introduisons nous ainsi un élément subjectif. Mais si l'on s'en tient à des éditions pratiquant le même système de ponctuation, on peut du moins, comparer légitimement plusieurs oeuvres".

C'est précisément sur ce point que M. Tore Janson n'est pas d'accord. Il constate qu'un même texte édité par des philologues différents présente des différences de ponctuation et il croit que les conclusions que l'on tirera des longueurs de phrases varieront selon l'édition que l'on aura choisie; il cite un exemple de la Consolation à Polybe que je reprends ici en entier parce que j'aurai l'occasion d'y revenir:

(SEN., Cons. ad Pol., 7, 1, ed. Hermes) Haec tamen etiamnunc leuioribus te remediis adiuuabunt; cum uoles omnium rerum obliuisci, Caesarem cogita. Vide, quantam

huius in te indulgentiae fidem, quantam industriam debeas: intelleges non magis tibi incuruari licere quam illi, si quis modo est fabulis traditus, cuius umeris mundus innititur. Caesari quoque ipsi, cui omnia licent, propter hoc ipsum multa non licent: omnium somnos illius uigilia defendit, omnium otium illius labor, omnium delicias illius industria, omnium uacationem illius occupatio.

Monsieur Tore Janson remarque que Hermes divise ce texte en trois phrases de 14, 28 et 29 mots, que Waltz (éd. Budé, 1923) le découpe en trois phrases de 7, 35 et 29 mots, qu'enfin Basore (éd. Loeb, 1932) y découvre quatre phrases de 14, 28, 12 et 17 mots.

J'ai eu la curiosité de compléter la comparaison commencée par M. Tore Janson, en comptant le nombre de phrases de la Consolation à Polybe dans les deux éditions de Hermes et de Waltz. Elle montre que Waltz a tendance à diviser le texte en phrases plus courtes que Hermes: on compte en effet 261 phrases dans l'édition de Waltz contre 235 dans celle d'Hermes. On remarquera que cela fait en gros une différence de 10%, qui pourrait paraître relativement importante, si l'on ne savait que les 26 phrases supplémentaires se répartissent un peu au hasard dans la distribution sans en modifier la ligne générale qui reste une distribution positively skewed.

Quoi qu'il en soit, les divergences constatées par M. Tore Janson entre les diverses éditions, l'ont amené à proposer une autre méthode pour le comptage des phrases. Ici je citerai le texte même de M. Tore Janson: je craindrais de mal traduire sa pensée:

"To me at least this suggests that, as modern editors do agree on where in the text major pauses occur but mark them by period, semicolon, or colon according to individual discretion, it would be reasonable to regard

each of these marks as ending a sentence. I am inclined to think that this method is the only one that supplies sufficiently reliable data. Of course this will mean that the parts of texts considered will then be the shortest syntactically coherent entities rather than any chains of such entities."

La position de M. Tore Janson n'apparaît pas très clairement dans ce texte. Il me semble qu'il y a une sorte de télescopage de deux conceptions différentes.

La première consiste, si je comprends bien, à considérer comme fin de phrase tous les signes de ponctuation à l'exception de la virgule. Mais pour réaliser cela, ne faut-il pas choisir une édition et, dans ce cas, n'est-ce pas tomber dans le travers même que nous reproche M. Tore Janson? Que fera ce philologue lorsqu'il constatera qu'une édition emploie une virgule là où une autre édition emploie un point-virgule ou deux-points? Ne lui faudra-t-il pas choisir et par conséquent en revenir au subjectif et à l'arbitraire?

La seconde position, qui découle de la première, est de déterminer formellement les unités les plus courtes syntaxiquement cohérentes (the shortest syntactically coherent entities) à l'exclusion de toute chaîne de ces unités. Cette conception est de prime abord séduisante mais elle se heurte à de sérieuses difficultés dans l'application pratique et elle aussi réintroduit, à un stade plus élémentaire, la subjectivité dont se plaint M. Tore Janson.

En voici quelques exemples:

Que faut-il faire avec des propositions coordonnées par et, aut, atque, etc. Comptera-t-on deux unités syntaxiques ou une seule? L'exemple suivant, choisi dans la Consolation à Polybe, V, 5, me paraît édifiant:

Indue dissimilem animo tuo vultum et, si potes, proice

omnem ex dolore, si minus, introrsus abde et contine,
ne appareat, et da operam, ut fratres tui te imitentur,
qui honestum putabunt, quodcumque te facientem vide-
rint, animumque ex vultu tuo sument.

Comment considérer les propositions du type suivant (Polybe, V, 2): "ille desiderio tibi esse vult, tormento esse non vult"? Il y a là deux "shortest syntactically coherent entities" mais il est difficile de les séparer: sur le plan de l'idée, elle marque une double opposition: desiderio-tormento, vult-non vult, et il me paraît évident que pour Sénèque, il s'agit d'une seule et même sententia.

Y a-t-il deux unités syntaxiques ou une seule dans le texte suivant: "Alium solitudo torquet, alium semper vestibulum obsidens turba" (Polybe, IV, 2)?

Toutes ces questions montrent que, à quelque niveau que l'on se place, un découpage du texte n'est pas aisé. Et je crois que la position prise par M. Tore Janson est, au point de vue philologique, la moins satisfaisante de toutes.

En voici une preuve encore.

Cette méthode conduit à considérer le texte comme une suite de phrases très courtes sans lien entre elles; elle élimine les rapports logiques que constituent les signes de ponctuation faibles qui n'existent pas dans les textes antiques mais qui étaient remplacés dans la lecture à haute voix, par une intonation ou un arrêt très court, tandis qu'un arrêt plus long et souvent une clause ponctuait la fin d'une phrase. Bref, une telle conception vide le texte de son sens et par conséquent les tests statistiques auxquels on pourrait soumettre de telles données n'auraient aucune valeur. En effet, ils négligeraient complètement l'essentiel du style de Sénèque, qui est sans doute, comme l'avait si méchamment vu Caligula, "arena sine calce*", mais dont le ciment

est remplacé par un appel constant à l'intelligence du lecteur, pour rétablir la hiérarchie des diverses propositions d'une même phrase. Si l'on reprend l'exemple choisi par M. Tore Janson, l'application de son principe conduit à découper les trois phrases de 14, 28 et 29 mots établies par Hermès en six phrases de 7, 7, 10, 18, 12 et 17 mots et si l'on poursuit l'étude de ce chapitre dans ce sens, l'émiettement continue: 9, 17, 9, 10, 15, 4, 21, 6, 2, 10, 5, 4.

Une telle répartition méconnaît absolument l'ampleur de l'idée exprimée par Sénèque. Quelles conclusions pourrait-on tirer d'une étude qui réduit la phrase à des membra disjecta et qui néglige la richesse des rapports sous-jacents existant entre ces membres? On aboutira à constater ce que dit M. Tore Janson: "a main feature of Seneca's style is the predilection for short, succinct phrases and the absence of long periods", c'est-à-dire en vérité ce que l'on sait fort bien depuis Caligula! Mais c'est tout. L'étude ne peut aller plus loin.

Elle ne peut en aucun cas conduire à des conclusions sur le plan de la chronologie relative des oeuvres, car il serait difficile d'écrire des unités syntaxiques plus courtes que celles que l'on peut découper dans la Consolation à Polybe. Or, il me paraît évident que, s'il y a une évolution dans le style de Sénèque, elle va dans le sens d'un raccourcissement des phrases.

*

*

*

Le second reproche que nous fait M. Tore Janson a trait aux recherches que nous avons amorcées sur la longueur des phrases en partant des données fournies par l'édition d'Hermès. Dans la Consolation à Helvia, nous avons entrepris une étu-

de des séries "chronologiques" que constituent les phrases dans la suite naturelle du discours. Nous constatons que le graphique représentant la longueur des phrases présentait un profil en dents de scie qui suggérait que l'auteur était constamment à la recherche d'une position d'équilibre: les phrases les plus longues étant contrebalancées dans leur voisinage immédiat par des phrases fort brèves:

"D'autre part, écrivions-nous, on croit déceler, au delà des variations brusques d'une phrase à l'autre, un mouvement d'ensemble qui traverse toute l'oeuvre: certaines parties ont une plus grande densité de phrases longues qui détermine, dans l'allure générale, des sortes de vagues. Pour vérifier ces impressions, il a paru intéressant d'appliquer aux longueurs de phrases la méthode des moyennes mobiles: la longueur moyenne pour un groupe comprenant un nombre déterminé de phrases successives donne de ce groupe une représentation globale que l'on rapporte à la phrase médiane. La suite des moyennes de tous les groupes de même grandeur que l'on peut former progressivement dans une oeuvre, dessine un profil qui accuse les tendances profondes et atténue les traits particuliers".

M. Tore Janson critique cette manière de faire. Il constate que nous avons choisi subjectivement une formule pour déterminer la moyenne mobile: treize phrases de part et d'autre de la valeur centrale; il remarque que les résultats peuvent varier considérablement selon la formule choisie, qu'une telle étude ne mène à rien, sinon à constater que chaque valeur de la moyenne mobile est modifiée par les 27 valeurs réelles qui l'entourent, ce qui est évident. Enfin, M. Tore Janson ne croit pas que cette étude prouve que Sénèque, consciemment ou non, contrebalance l'effet d'une longue phrase par un environnement de phrases courtes ou, en d'autres termes, qu'il y a un phénomène d'oscillation entre phrases longues et phrases courtes.

On peut discuter longuement du bien-fondé des moyennes mobiles et il est bien certain qu'il faudrait faire d'autres essais pour vérifier si les solutions seront les mêmes, quelles que soient les formules employées. Mais en vérité, notre but n'a pas été de faire oeuvre définitive: nous avons voulu simplement indiquer une voie possible de recherche.

Il en est mille autres. Mais précisément pas celle qu'a choisie M. Tore Janson. En effet, pour démontrer que nous sommes trompés en parlant d'oscillation, M. Tore Janson a appliqué un test statistique aux longueurs de phrases telles qu'elles ont été dénombrées dans nos ouvrages, puis telles qu'elles le seraient si l'on comptait aussi comme fin de phrase les signes de ponctuation faibles: deux-points et point-virgule.

Il me faut bien résumer la technique de ce test pour que le lecteur puisse suivre la discussion. Je le ferai d'après l'ouvrage de S. SIEGEL, *Nonparametric statistics for the behavioral Sciences* (New York 1956). Ce test est appelé: "one sample runs test" et il a été mis au point pour tester l'hypothèse qu'un échantillon représente un état aléatoire d'une population. Sa technique est basée sur l'ordre (ou la séquence) dans lequel des observations sont obtenues: ces observations sont le nombre de "runs" qu'un échantillon fait apparaître. Un "run" est défini comme la succession de symboles identiques qui sont suivis et précédés par des symboles différents. Par exemple, une pièce de monnaie est lancée en l'air vingt fois et on observe la suite des piles (P) et des faces (F) suivante:

P P P P P P P P P F F F F F F F F F F F F

Dans ce cas-ci, il apparaît seulement 2 runs: c'est trop peu pour un lancement honnête! Par ailleurs, supposons une autre suite de cette forme:

P F P F P F P F P F P F P F P F P F P F P F

Ici, il y a 20 runs. C'est nettement trop. Dans les deux cas, on rejettera l'idée que ces échantillons sont des séries aléatoires. Il existe une formule pour déterminer dans quelle mesure une suite est réellement aléatoire.

Dans le cas des longueurs de phrases, ce test consiste à observer la succession des phrases longues et des phrases courtes et à compter le nombre de "runs": un nombre de "runs" significativement plus grand que le hasard indiquera une oscillation entre phrases longues et courtes; un nombre de "runs" en dessous de la normale indiquera des groupements, des amas de phrases de longueur semblable.

Théoriquement, cette technique est parfaite. Malheureusement, dans le cas qui nous intéresse, l'application de ce test est très difficile.

Voici pourquoi. Comme M. Tore Janson le dit, "the first step to make it is to divide the values into two groupes, large values and small values". Il faut donc choisir une longueur déterminée au-delà et en deçà de laquelle on considèrera respectivement qu'une phrase est longue ou qu'elle est brève. C'est là le vrai problème et, quelle que soit la solution que l'on tentera d'y apporter, on se heurtera à deux objections graves.

La première est celle-ci: quelle longueur considèrera-t-on comme limite entre une phrase longue et une phrase courte? On pourrait penser à la moyenne arithmétique. Dans le cas de la Consolation à Marcia, ce sera 23 mots par phrase. Mais il ne semble pas que M. Tore Janson se soit arrêté à cette solution. Il a préféré regrouper les longueurs de phrases en ordre de grandeur croissante et choisir comme base de départ pour ses calculs la médiane de la série, c'est-à-dire une valeur telle que le nombre d'observations inférieures et

supérieures soient égales. Dans la Consolation à Marcia, cette valeur est égale à 18 mots par phrase. En adoptant cette technique, M. Tore Janson est certainement dans l'orthodoxie statistique exigée par le calcul du "Run-test". Mais dans quelle mesure peut-on considérer que la médiane fait le partage exact entre phrases longues et phrases courtes? Dans le cas très particulier des longueurs de phrases, la distribution n'est pas normale, elle est "positively skewed" de sorte que la valeur de la médiane ne coïncide pas avec celle de la moyenne: elle est plus petite. Je ne crois donc pas que l'on puisse prendre la médiane comme base de calcul pour faire un partage des phrases longues et des phrases courtes.

Peut-être pourrait-on penser à adopter le mode ou valeur dominante, c'est-à-dire la valeur des phrases les plus fréquentes: ce sont celles que l'auteur doit ressentir comme les plus banales, les plus ordinaires*.

Pour ma part, j'inclinerais à choisir la chiffre de la moyenne géométrique, soit 16 mots par phrase pour la Consolation à Marcia. Nous avons dit dans cette publication que la moyenne géométrique rendait mieux compte, stylistiquement parlant, de la tendance centrale des phrases.

Cependant, même cette position n'est pas très satisfaisante. Car, et ceci est la seconde objection, peut-on réellement prendre un chiffre déterminé pour faire le partage entre phrases longues et phrases courtes? Dans le dernier cas envisagé, celui de la moyenne géométrique, dira-t-on qu'une phrase de 17 mots est longue et qu'une phrase de 15 mots est une phrase courte? Il y a là une attitude qui heurte le bon sens et qui va à l'opposé de ce que nous pouvons entrevoir de la création littéraire. Ni consciemment, ni inconsciemment, un auteur ne pensera à une longueur de phrase déterminée qu'il considèrera comme limite entre phrases longues et phrases courtes.

Dès lors, et si l'on veut absolument faire le partage entre phrases longues et phrases courtes, je crois qu'il faut laisser une zone d'indétermination que l'on pourrait fixer arbitrairement et expérimentalement de part et d'autre d'une valeur choisie, elle aussi arbitrairement comme valeur moyenne.

Dans l'hypothèse où l'on adoptera la moyenne géométrique, on mesurera assez aisément cette zone en prenant une même distance de part et d'autre de ce chiffre, mesurée sur une échelle logarithmique. Nous avons dit, dans la Consolation à Marcia, qu'une telle échelle met en relief l'effet stylistique des phrases courtes, rétablit à leur juste proportion les phrases longues et montre bien l'allure générale du discours. Je suggère donc, en reprenant l'exemple de la Consolation à Marcia, que la zone d'indétermination s'étende des phrases de 8 mots aux phrases de 30 mots. On admettra, je crois, volontiers, qu'une phrase de 7 mots est courte, tandis qu'une phrase de 31 mots est longue.

Cette discussion montre bien que dans le cas qui nous occupe, l'application du "run-test" est extrêmement difficile.

La suite le montrera mieux encore. En effet, M. Tore Janson a appliqué le test à la longueur des phrases dans les trois Consolations et malheureusement cette enquête aboutit à des résultats contradictoires, que le lecteur voudra bien trouver en annexe.

Lors d'une première épreuve qui consistait à appliquer le test aux longueurs de phrases telles que nous les avons dénombrées, les résultats montrent que dans la Consolation à Polybe et la Consolation à Marcia, le hasard seul commande la succession des phrases longues et des phrases courtes tandis que, dans la Consolation à Helvia, il y a un écart nettement significatif indiquant que Sénèque a regroupé les phrases de longueur semblables.

Dans la seconde épreuve qui fait intervenir les signes de ponctuation faibles (point-virgule, deux-points) dans le comptage des phrases, les résultats sont exactement à l'opposé des premiers: la Consolation à Helvia montre que le hasard seul fait se succéder les unités syntaxiques longues et courtes, tandis que dans les deux autres oeuvres, les chiffres révèlent nettement une volonté de groupement des phrases longues et phrases courtes.

Rien ne montre mieux, je crois, l'inanité de l'application de ce test à ce type de recherche: voilà un auteur qui, dans deux oeuvres chercherait à faire des groupes d'unités syntaxiques longues et qui dans la troisième oeuvre, laisserait ce soin au hasard! Admettons cependant encore cette façon de faire. Mais comment expliquer que ces regroupements de propositions longues et des propositions brèves ne se marquent plus lorsque l'on applique ce test aux phrases entières: qu'au contraire dans ce cas, ce qui avait paru organisé, voulu, recherché, au niveau des unités syntaxiques devienne au niveau de la phrase purement aléatoire? Le bon sens indique ici que la méthode est inadaptée.

Il faut bien reconnaître qu'il n'y a guère de test permettant de déterminer si l'ordre d'une suite de phrases est aléatoire ou non surtout si, comme je le crois, il faut laisser une zone d'indétermination assez large au milieu de la distribution. Peut-être pourrait-on appliquer le test des phases croissantes et décroissantes mis au point par MM. M. Kivéliovitch et J. Vialar dans un ouvrage intitulé: Les séries chronologiques et la théorie du hasard (Paris, 1957). Mais ce test est d'une telle complexité que j'avoue ingénument avoir reculé devant les calculs.

Par ailleurs, le problème se complique dans notre cas, parce que, pour des raisons stylistiques, les deux tendances, oscillations et regroupements, existent dans une même oeuvre. Nous l'avons dit dès la publication de l'Index de la Conso-

lation à Polybe: "Un examen rapide montre que notre auteur, après une phrase exceptionnellement longue rétablit l'équilibre par une ou plusieurs phrases courtes et que les chapitres 15 à 17 présentent une densité remarquable de longues phrases". Il faudrait donc au moins, préalablement à toute épreuve, diviser le texte en tranches pour qu'un test puisse mettre en évidence l'un ou l'autre phénomène.*

Tout ceci montre, et ce pourrait être une conclusion provisoire, que l'analyse statistique telle qu'elle a été élaborée pour contrôler des normes de fabrication ou tester la valeur d'une expérience de laboratoire, s'adapte mal à l'étude des phénomènes littéraires dont la complexité ou la fantaisie ne se laisse pas aisément réduire à une loi fixe de distribution: dans certains cas, l'analyse sera trop fine, dans d'autres, trop brutale.

Je crois que ce sera notre rôle, au cours des années à venir, de déterminer ce qui, dans la statistique classique, peut être appliqué à l'étude des problèmes littéraires.

*

* *

Peut-être pourrait-on imaginer pour régler cette question irritante des longueurs de phrases dans les textes antiques, une autre technique que je décrirai brièvement.

Nous savons que, jusqu'à une époque tardive, les auteurs latins terminaient toutes leurs phrases ou certaines d'entre elles sur un rythme spécial différent de celui de la poésie et que l'on appelle clausule.

Je suggère que l'on confie à la mémoire d'un ordinateur tous les types possibles de clausules. Par ailleurs, on apprend à l'ordinateur par programme à scander un texte. Dans le cas

où l'ordinateur ne connaît pas la quantité de la syllabe, il la demande au philologue installé à la console. Dans le même temps où il scande, l'ordinateur confronte pas à pas sa scansion au tableau des clausules qu'il possède en mémoire. Chaque fois qu'il rencontre une équivalence, l'ordinateur signale qu'il achève de lire un bloc de pensées: phrase ou paragraphe. Nous aurions ainsi un indice purement objectif sur lequel on pourrait baser une étude sérieuse.

*

* *

Pour terminer et en attendant un tel programme d'analyse des clausules, je crois bon de répéter ici ce que nous avons dit ailleurs, moins explicitement sans doute.

Nous croyons qu'au point de vue de la longueur des phrases une comparaison ne peut être valablement instituée sur les oeuvres de Sénèque que dans le cas où celles-ci ont été éditées par un seul et même philologue ou à la rigueur par des philologues appartenant à la même école de philologie. Nous espérons par là réduire au minimum les divergences de ponctuation qui seraient dues à une différence d'appréciation des rapports entre les divers membres d'une même phrase: nous croyons qu'un même philologue aura dans ce domaine une doctrine identique d'un bout à l'autre de son travail et que sa manière de ponctuer un texte, allant toujours dans le même sens, dans toutes les oeuvres qu'il a étudiées, permettra une comparaison fructueuse. J'ai employé à dessein le mot "espérons", parce que, pour nous, il s'agit d'une recherche purement expérimentale: nous ne nous dissimulons pas qu'elle est, en partie, subjective, encore que, comme M. Tore Janson le dit lui-même: "There is a general agreement as to the proper places for putting a major mark of punctuation".

Par ailleurs il importe peut-être d'insister fortement sur le fait que dans notre esprit, il n'a jamais été question de comparer Sénèque à un autre auteur dans ce domaine des longueurs de phrases. Notre ambition est simplement d'établir une chronologie relative des oeuvres du Philosophe: la longueur des phrases n'est qu'un des nombreux critères qui nous guideront dans notre recherche. Employé seul, ce critère n'offre presque aucun intérêt.

L. Delatte.

ANNEXE.

Je recopie ici textuellement les calculs de M. Tore Janson.

Premier essai en ne comptant que les phrases de l'éd. Hermes:

The data : Ad Polybium : $n_1 = 117$; $n_2 = 118$; $u = 116$; $z = -0,33$.
Ad Helviam : $n_1 = n_2 = 146$; $u = 128$; $z = -2,23$; Ad Marciam :
 $n_1 = 172$; $n_2 = 178$; $u = 162$; $z = -1,50$. A z-value lower than
zero indicates fewer runs than the expected average. For
random series, Z will have a value between +1,64 and -1,64
in 90% of the cases.

Second essai en comptant au surplus les points-virgules et les deux-points de la même édition.

The values obtained were : Ad Polybium : Total number of sentences 389; $n_1 = 191$; $n_2 = 177$; $u = 167$; $z = -1,88$. Ad Helviam : Total 533; $n_1 = 263$; $n_2 = 237$; $u = 247$; $z = -0,34$; Ad Marciam : Total 606; $n_1 = 265$; $n_2 = 300$; $u = 238$; $z = -3,81$.

NOTES.

Page 51

- * Travaux publiés par le Laboratoire d'Analyse statistique des Langues anciennes, Fascicules I, II, III (Mouton & Co, La Haye).
- ** Un Laboratoire d'Analyse statistique des Langues anciennes à l'Université de Liège, dans l'Antiquité Classique, 30, (1961), pp. 429-444.

Page 59

- * 12 mots par phrase, dans la Consolation à Marcia.

Page 62

- * Cette réunion, au coeur d'une même oeuvre, d'alternances de phrases longues et de phrases courtes d'une part, et d'autre part d'amas de phrases longues montre combien est vaine l'étude faite par M. Tore Janson sur des échantillons réduits de 40 phrases prises chez différents auteurs: Plaute, Cicéron, Virgile, Tite-Live, etc. : c'est beaucoup trop peu pour arriver à une conclusion quelconque.

J'en dirais autant de tout test appliqué dans le domaine littéraire à un ou plusieurs échantillons restreints. Ce que nos travaux font finalement apparaître le plus clairement est ceci : l'oeuvre littéraire est tellement variée, tellement diversifiée que la statistique traditionnelle s'appuyant sur des échantillons n'est pas d'application; que l'on ne peut tirer de conclusion que de l'examen de l'ensemble d'une oeuvre et en montrant combien, d'un chapitre à l'autre, cette oeuvre peut changer de visage.

Toutes les raisons que je viens d'énumérer montrent finalement que le "run test" ne prouve pas qu'il n'y ait pas oscillation entre phrases longues et phrases courtes chez Sénèque. Par conséquent, mes "spéculations sur un mécanisme cybernétique gouvernant une telle oscillation" restent entières. Je croyais, d'ailleurs, avoir présenté cette idée comme une hypothèse de travail qui serait peut-être un jour démentie par les faits : elle ne l'est assurément pas par les tests statistiques actuellement en usage dans l'industrie.